

ENTREVUE *par L'œil lucide*

Nous nous sommes entretenus avec la réalisatrice Marion Guillard à propos de son premier court-métrage documentaire :

We had fun yesterday. Issue de l'univers du cinéma animalier, ce sont ses influences théoriques et documentaires qui l'ont finalement amenées à questionner ce genre et ses codes. Cette œuvre hybride est le fruit de ce cheminement.



image issue du film *We had fun yesterday*

Le synopsis : «Plus jeune, je détestais autant mon corps que j'étais obsédée par les images de Nature. D'un côté, je me disais qu'elles étaient sublimes, et que c'est pour cela qu'elles existaient, et de l'autre, j'avais l'impression qu'en tant que femme, si on ne me regardait pas, j'allais disparaître. C'est autour de l'expérience de mon personnage que le film s'articule. Tout d'abord dans une fascination des images, puis dans leur fabrication boulimique, mon regard change, se questionne et s'interroge sur le pourquoi faire image de nature aujourd'hui, car l'injonction de cette beauté construite lui rappelle fortement ce que mon corps et son apparence ont également subi. Une succession de séquences illustrant tour à tour les formes de représentation de nature comme le cinéma animalier, les Parcs naturels ou les zoos, se mettent en mouvement autour de mon expérience personnelle en tant que cinéaste animalier, plasticienne, ornithologue, femme, corps.» - Marion Guillard

Entretien avec Marion Guillard

Retranscription de l'entretien (extraits)



J'ai un parcours un peu particulier.

J'ai fait des études environnementales, un peu naturalistes. D'abord un BTS gestion de protection de la nature spécialisé en ornithologie, puis un master en documentaire animalier. Notre travail, c'était de standardiser au plus les images. C'était de raconter le moins de choses possible, de se dépolitiser à fond alors que c'était des images très politiques que j'ai été amenée à faire. Je faisais de l'image publicitaire de nature.

Et puis il y a eu un peu une rupture. Je me suis dit : j'ai pas du tout envie de me positionner comme ça. Je cherchais vraiment autre chose. Donc j'ai arrêté ce master et je suis arrivée à Creadoc, un master de création documentaire. Là-bas, j'ai rencontré Anne Baudry, une monteuse qui nous a montré le cinéma expérimental. Quand j'ai découvert ça et le documentaire, je trouvais ça chiant. Mais cette monteuse est venue questionner le pourquoi je trouvais ça chiant et je me suis rendue compte que j'étais en résistance. Ce que j'étais en train de voir, ça me demandait trop d'efforts, ça me demandait d'adopter un point de vue. Mais à l'époque j'avais pas envie, j'étais bloquée, moi j'avais envie d'une image où on me faisait pas réfléchir, dans laquelle on peut se glisser et peut-être tomber. Je préférais les images à ma vraie vie. J'avais envie de regarder ces images de cinéma animalier parfaite parce que j'ai été une femme en surpoids qui avait, elle même, été éjectée du monde des images.

Le cinéma documentaire et expérimental m'a ouvert à cette résistance, ça m'a permis de me relationner au monde car je trouve que ce type de cinéma propose une relation au monde plutôt qu'une relation aux images.

Et comment le film est né dans tout ça ?

J'avais fort envie de dire quelque chose sur le cinéma animalier et surtout sur le pourquoi j'étais partie de cette formation de cinéma animalier.

Donc je me suis réinscrite dans un master à l'ERG en Belgique qui propose un master de narration spéculative. La narration spéculative, c'est un mouvement qui est issu d'une autrice qui s'appelle Ursula Le Gain et qui fait de la science-fiction éco-féministe. C'est-à-dire qu'elle invente des mondes dans lequel l'humaine ou l'humain a son point de vue, au

même titre que le papillon. Ça interroge les récits hétéro-patriarcaux, pyramidaux en proposant d'autres héros ou héroïnes. Et donc je me suis appuyée sur ces pensées. Il y a un champ de théorie qui est hyper dense derrière mais ça faisait pas un film ou alors un film froid, factuel et assez théorique. Le gros enjeu, c'était de dire des choses compliquées de manière simple.

Ce qui m'intéresse surtout, c'est de questionner notre relation à l'image, notre relation au vivant. Et je me pose aussi toute la question des images vivantes et des images qui existent. Le fait que les images sont réelles, de la même façon que j'explique qu'elles bougent dans le temps. Toute cette idée de capturer la nature pour l'éternité dans une image, alors que les images se détériorent, elles sont vivantes aussi. Je retrouve un peu de sens quand il y a une relation entre ce qui est filmé et le filmeur.

Aujourd'hui tu regardes encore du cinéma animalier ?

Non, mais je comprends très bien qu'on puisse trouver ça génial. Parce que moi j'ai adoré. Il y a des images de cinéma animalier dans les cabinets d'attente avant d'aller chez le dentiste. J'entends beaucoup de potes qui adorent regarder le cinéma animalier, c'est rassurant, c'est que des espaces où on a besoin d'être rassuré. Ça répond à une angoisse.

Le cinéma animalier, c'est une fiction qui ne se présente pas comme une fiction. Il présente la nature comme magnifique, évoluée, sous une caméra absente, filmée par personne. Et c'est aussi la raison pour laquelle sur toutes les séquences où je suis à l'école de cinéma animalier, on entend tout le hors champ. Voir une image magnifique d'aigrette, mais en entendant un corps humain qui se cache pour filmer tout ça, ça donne une profondeur de lecture à l'image.

On comprend qu'on est dans un affût, c'est pas juste une image plate, dépolitisée.

Comment est arrivé le parallèle avec le corps des femmes ?

Il y a beaucoup de mots du champ lexical de la féminité qu'on peut retrouver dans le champ lexical de la nature. On existe pour être belle, sublime. En tous cas mon corps de femme et les espaces dits de nature, on s'est retrouvés plus ou moins au même endroit. C'est ce qui m'a

permis de construire le film et le récit pour sortir de la théorie.
Il y a un regard masculiniste sur le monde en général, un male gaze.
Ces webcam d'animaux que je montre dans le film, elles ont illustré ça :
la surdisponibilité et pouvoir tout voir au même moment.

Quand j'ai découvert ces sites de webcam, franchement, j'y suis allée
plein de fois. J'avais cette vraie sensation d'être à un point de vue et
d'attendre pour pouvoir voir et pouvoir me dire, est-ce que j'ai vu une
orque ? C'est complètement délirant de se dire qu'on est dans sa chambre
et qu'on attend une rencontre. Mais c'est pas une rencontre, encore moins
que si on était dans un affût. Ce sont des instruments de domination et
de pouvoir, on se place vraiment "au-dessus de" quand on fait ça. Je me
sers de beaucoup d'outils du féminisme pour faire comprendre qu'on est
aussi dans des rapports qui sont similaires, de domination, d'oppression,
cachés derrière un peu l'esthétique, le beau, etc.

**Dans ton film tu essaies de résoudre ton lien aussi aux images de
nature, vas-tu refaire des images de nature ?**

C'est une question que je me pose toujours. Pour ce premier épisode,
parce que je travaille la suite, j'avais besoin d'y aller petit à petit. Mais
là où la contradiction existe, c'est que je continue quand même à filmer
beaucoup, par exemple les collectifs d'hirondelles dans les carrières. Et
donc je me pose encore toutes ces questions de comment filmer la nature
[...]

Entretien et édition : Olive Péchereau et Mewen de Maqueville

**Étudiant.e.s en master de création documentaire et stagiaire au sein de l'oeil
Lucide**

**Retrouvez prochainement l'intégralité de l'entretien sonore avec Marion Guillard
sur le site : www.loeillucide.com**

**Le film We had fun yesterday est programmé samedi 14 juin à 19h
suivi d'une discussion avec Marion Guillard.**



8 rue du Saint Suaire, 24480 Cadouin - 06 62 46 33 47 - contact@loeillucide.com